

Aussitôt après le départ du major Delafield, le mauvais vouloir de M. Macgillevray se manifesta clairement ; la crainte du major l'avait seule, jusque-là, décidé à me traiter avec quelque attention. Les insultes et les avanies commencèrent à pleuvoir sur moi, et je fus enfin chassé du comptoir. Mais des Français eurent assez de pitié de moi pour sortir la nuit, à la dérobée, et venir me dresser une tente, à l'insu de M. Macgillevray. Grâce à la bonté du major Delafield, j'étais bien pourvu de tous les objets de première nécessité, et mes filles restaient encore avec moi, quoique M. Macgillevray me menaçât souvent de les faire partir. Ses persécutions ne diminuèrent pas de violence, lorsque j'eus quitté le fort.

Quarante-trois jours s'étaient écoulés depuis mon arrivée, et je me trouvais dans une bien misérable situation, entièrement privé, depuis quelque temps, du secours de mes filles, qu'on avait chassées, lorsqu'un soir M. Bruce, mon ancien ami, entra inopinément dans ma tente ; il faisait partie de la suite du major Long, qui revenait du lac Winnipeg, et il pensait que cet officier pourrait et voudrait m'aider à retrouver mes filles, peut-être même à les conduire à Mackinac.

A peine en état de marcher, j'allai trois fois, à cette heure avancée de la nuit, visiter le major Long dans son camp ; chaque fois il me dit que ses canots étaient pleins, et qu'il ne pouvait rien faire pour moi ; mais enfin, un peu mieux instruit de mon histoire, il sembla prendre plus d'intérêt à mon sort ; et, à la vue des papiers que m'avaient donnés le gouverneur Clark et d'autres personnes, il me dit que j'étais un fou de ne les lui avoir pas montrés plus tôt. Il m'avait pris, ajouta-t-il, pour quelqu'un de ces blancs méprisables qui restent chez les Indiens par paresse ou par débauche ; mais, sachant que j'étais, il essaierait de faire quelque chose en ma faveur. Il alla lui-même, avec plusieurs hommes, à la recherche de mes filles. Son intention avait été de se remettre en route dès le